

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

L'ESPION

NOUVELLE

Sur la route grise de Peyrargues, par un froid vif de janvier, un individu étranger au pays marchait d'un bon pas vers Tulle, en homme qui sait où il va. Pourtant, en vue de la ville, il changea son allure et son attitude, il se fit humble et se voûta légèrement ; à l'entrée de la grande rue, il parut hésiter, avança lentement en traînant la jambe, et jeta autour de lui des regards circulaires, semblant, comme par habitude, fixer les moindres détails dans sa mémoire.

Arrivé ainsi devant la porte de la Manufacture d'armes, il s'adossa au parapet et attendit :

La sentinelle lui cria aussitôt :

—Hé, là-bas ! on ne s'arrête pas sur le pont, circulez.

—J'ai vu le commandant à cheval dans la campagne, répondit l'homme, j'attends qu'il rentre pour lui parler.

—Il faut l'attendre au coin de la rue, ou bien entrer au poste jusqu'à son retour.

—J'aime mieux entrer au poste. Au moins j'aurai chaud.

Le caporal, appelé, ouvrit la porte et installa le visiteur dans un coin du corps de garde, sur un banc. Autour du poste, les soldats continuaient à fumer et causer avec insouciance, tandis que l'inconnu examinait la cour intérieure, par la fenêtre auprès de laquelle il se trouvait assis.

Bien banale, cette cour d'établissement industriel : le blanc soleil d'hiver découpait nettement sur le sol, l'ombre des toitures couvertes de toiles rouges ; çà et là, des boulets ronds, des obus démodés étaient entassés en piles symétriques par un traditionnel encombrement soi-disant décoratif, et parfois des barres de fer ou d'acier s'appuyaient au mur qu'ils tachaient de traînées roussâtres. Et c'était tout. A cette heure, les ouvriers étaient au travail et la grande manufacture semblait froide et morte. Après avoir paru compter les fenêtres et mesurer le toit, l'homme poussa un profond soupir d'impatience, et se contenta désormais de fixer la fonte rougie du poêle, avec la satisfaction profonde de se sentir au chaud.

C'était en apparence un solide gaillard, jeune, avec de longues moustaches blondes, la physionomie douce sous des paupières un peu basses qui rendaient son regard lourd ; l'ensemble indiquait non la franchise peut-être, mais la bonté, et les vêtements, portés avec aisance, un ouvrier soigné et travailleur.

Le commandant rentra enfin. On conduisit à son bureau le visiteur.

—Que voulez-vous ? demanda l'officier.

—Du travail, mon commandant.

—Je n'en ai pas à donner en ce moment, en dehors de mon personnel ordinaire.

—C'est bien malheureux ! Je viens d'Albi, où le capitaine Jullien, chez qui j'étais employé, m'avait dit que vous pourriez me prendre,

En même temps, l'ouvrier tendait une lettre.

Le commandant la parcourut des yeux, rapidement.

—Le capitaine Jullien vous présente à moi comme un excellent mécanicien, très digne d'intérêt. Vous avez travaillé déjà dans les arsenaux de l'Etat ?

—Deux ans, mon commandant ; voici mes certificats. Je suis tombé malade et j'ai dû rentrer dans le civil ; puis le capitaine Jullien m'a pris pendant quelques mois à son service. Maintenant, je suis sans ouvrage, sans abri et sans pain. J'ai fait cinquante kilomètres à pied pour venir ici et si vous ne me prenez pas, je ne sais vraiment que devenir !

Tout cela était dit simplement, d'un ton bas, sans ce larmoiement agaçant des malheureux qui implorent. Seule la voix un peu tremblante indiquait l'angoisse intime de l'homme qui a souffert, et qui craint de se retrouver en face du malheur.

Visiblement impressionné, le commandant reprit la lecture des papiers et certificats. Ils déclaraient que le nommé Martial Delafosse, âgé de trente ans, né à Nancy, serrurier, exempt du service militaire en qualité de fils aîné de veuve, avait travaillé pendant deux ans au service des arsenaux de l'Etat, et s'était fait remarquer par son activité, son intelligence, sa bonne conduite.

Le commandant reprit :

—Je voudrais vous être utile, en considération des bons renseignements que vous montrez et de la recommandation du capitaine Jullien, mais, je vous le répète, je n'ai aucune place d'ouvrier dans l'arsenal. Je ne pourrais vous prendre ici que comme homme de peine, je n'ose vous offrir ce poste infime.

—N'importe quoi, mon commandant, dit Delafosse avec empressement, je prendrai n'importe quoi, je suis à bout d'énergie !

Le lendemain, Martial Delafosse balayait la cour avec autant de zèle que s'il fût né pour ce métier, dont il paraissait entièrement satisfait.

Dédaigné par les ouvriers, il passa inaperçu. D'ailleurs, rien en lui n'attirait l'attention ; toujours grave et silencieux, il se tenait sans affection à l'écart de ses camarades qui lui étaient, comme éducation, bien inférieurs ; mais le sachant mécanicien, on ne s'en étonnait pas. On ne le voyait jamais au cabaret, et on ne pouvait lui faire aucun reproche sur son service. Néanmoins, un esprit délié n'eût pas manqué de remarquer des mouvements bien affinés pour un ouvrier, une certaine noblesse dans l'attitude, et surtout cette extrême mobilité du regard, qui semblait tout détailler et disséquer pour ainsi dire lorsque Martial ne se croyait pas observé.

Il avait loué en ville une toute petite chambre où, le soir venu, il s'enfermait hermétiquement. Que faisait-il là tout seul, pendant les longues veillées d'hiver, derrière ses rideaux tirés ? Rien, disait-il, que fumer et rêvasser, et aussi écrire, très souvent, à des amis de Nancy.

Sans que personne se fût plaint de lui, sans qu'il eût rencontré aucune antipathie manifeste, il était cependant peu aimé de ceux qui l'approchaient, et ils le lui faisaient sentir. La raison ? Ils n'auraient pu la dire. Sans doute le soin qu'il prenait de s'éloigner des autres les éloignait aussi de lui.

D'ailleurs, Martial s'en souciait peu ! Pourvu qu'en dehors des heures de travail, où on l'employait surtout à nettoyer des